

NOS HEROS D'AFRIQUE

QUELQUES TABLEAUX DE LA PROCESSION DE REX

Choses Drolatiques

I.—UN CHAUFFEUR EXACT

Un tirailleur sénégalais, nommé Moussa, ordonnance d'un général qui commandait sur le front, avait reçu l'ordre d'amener l'automobile de son chef dans un village occupé par les avant-postes français.

"Aie soin de te trouver ici avant la nuit, lui avait recommandé le général."

—Moi, si pas tué par li Boches, être ici pas en retard.

—Sols prudent et ne t'expose pas, comme tu fais souvent.

—Moi pas être en retard.

A la fin de la journée, comme le général arrivait au village, l'automobile s'arrêtait devant le poste. Le Sénégalais descendit de voiture et vint au-devant de son chef, sa large figure rayonnait d'une joie intense et il riait, montrant ses dents d'une blancheur éclatante.

"Viens voir, mon général," s'écria-t-il.

Le général s'approcha de la voiture.

"Moi y en a fait guerre tout seul, ti vois tout ça ?"

L'auto était rempli de sabres, de lances, de casques, de selles et de harnais. Il y avait aussi des capotes et des manteaux allemands.

"Où as-tu pris tout cela ? demanda l'officier stupéfait.

—Li uhana pas vouloir laisser moi venir ici. Si avais promis pas être en retard.

—Tu as rencontré des uhans sur la route ?

—Oui, quatre Boches, avec grandes lances : eux garder la route et empêcher moi passer. Y en a bon, que je dis, et moi tirer dessus."

Moussa, se voyant barrer le chemin, arrêté son auto, prit tranquillement sa carabine et tua les uhans les uns après les autres. Il remit ensuite son auto en marche. Il arriva à l'empire de uhans étendus à terre, il s'empara de leurs armes, de leurs vêtements et de leur harnachement ; il ne comprenait point qu'un vainqueur n'eût pas le droit de s'emparer des dépouilles de ses ennemis.

"Ti vois, dit-il, moi être arrivé à l'heure. Es-tu content, mon général ?"

—"Tu es un brave !" répondit l'officier en serrant la main au vaillant Sénégalais.

II.—LES AMIS DE MAHOMET

Un de nos plus braves turcs, Mohammed-ben-Abdallah, s'était battu comme un lion dans un des combats du Nord. Couvert de blessures à la tête et à la poitrine, il était tombé sur le champ de bataille, et malgré une résistance désespérée il avait été fait prisonnier par les Allemands. Il fut soigné par les médecins qui ne craignaient que ses blessures n'étaient pas mortelles et qu'après un mois, il serait sur pied.

"Le noir est très affaibli par la perte de son sang, dit un major, mais il fera encore plus tard un bon soldat."

—Voilà une excellente recrue pour nos amis de Constantinople, observa un général, il faut le gagner à notre cause."

Dès ce moment, les Allemands entourèrent le turc des soins les plus attentifs, on le dorlotait, on le flat-
tait.

"Li Boches prendre moi pour un général," pensait Mohammed.

"Aimez-tu les cigares ? lui demandaient les infirmiers.

—"Oui, moi aimer beaucoup."

On lui offrait les plus gros et les meilleurs cigares de l'ambulance.

"Aimez-tu le café ?

—"Oui, caoua y en a bon pour turco."

Alors on lui apportait d'énormes tasses de café.

Cependant le brave turco était malin ; il pensa que la conduite des Boches devait cacher un piège, mais il les laissait faire : c'était toujours autant de pris sur l'ennemi.

Après quelques jours de ce traitement, comme l'Africain paraissait hors de danger, un officier allemand qui parlait couramment la langue arabe vint causer avec lui.

"Eh bien ! lui dit-il, es-tu content des Allemands ? Tu vois que nous sommes amis des soldats arabes."

Mohammed écoutait sans répondre.

Les Français, continua l'officier, font la guerre au sultan de Constantinople ; ils sont les ennemis des musulmans, tandis que notre empereur, le puissant kaiser, est l'ami et l'allié du sultan. Les Allemands honorent Mahomet, aussi nous avons l'ordre de traiter les musulmans avec douceur et avec bonté, comme des frères."

Le turco écoutait toujours en silence.

"Tu dois t'allier avec les fils de l'Islam, ajouta l'officier, aussi tu iras à Constantinople pour combattre dans les rangs des Allemands et des Turcs."

—Moi trop malade, répondit Mohammed, moi pas pouvoir marcher pour aller à Stamboul.

—Mais tu iras là-bas, quand tu seras guéri.

—Y en a bon, moi offrir le temps de réfléchir.

—Tu peux cependant nous répondre dès maintenant.

—Non, moi réfléchir et répondre demain.

—C'est entendu, je viendrai te voir demain."

Le turco avait pris une résolution.

"Moi Français, s'était-il dit, moi pas vouloir devenir Boche."

Quand, le lendemain, l'officier allemand revint pour lui parler, Mohammed n'était plus là ; il s'était évadé pendant la nuit. Après les plus grandes difficultés, après quatre jours de souffrances, il réussit à traverser les lignes ennemies et à rejoindre les troupes françaises.

On lui fit fête.

"Li Boches vouloir moi traire la France, dit-il, mais moi trop malin." Il ne désire qu'une chose, c'est de se voir le plus vite possible pour retourner à combattre les faux amis des musulmans.

III.—UNE HEUREUSE EXPEDITION

Les Allemands avaient établi, au nord d'Ypres, sur la route de Roulers, un chemin de fer à voie étroite par lequel ils recevaient toutes leurs munitions et leurs vivres. La lutte était vive et durait depuis longtemps dans cette région dont les ennemis voulaient s'emparer à tout prix.

"Il faut, dit le général commandant les troupes, enlever sans retard aux Allemands ce moyen de ravitaillement ; il sera difficile de les chasser des bords de l'Yser, tant qu'ils recevront en abondance les munitions de guerre."

—Mes Sénégalais sauront faire sauter cette ligne, répondit un colonel.

—Eh bien ! agissez au plus vite, je compte sur vous."

Le colonel choisit une compagnie de Sénégalais dont le capitaine lui était connu pour sa bravoure et son sang-froid. Il lui donna les ordres nécessaires et il fut décidé que la compagnie partirait le soir même.

C'était par une nuit sombre et orageuse, des éclairs sillonnaient le ciel dans le lointain. Les Sénégalais, fiévreux de se signaler dans une expédition difficile, qu'éclairaient les lignes françaises, conduits par leurs officiers.

"Les Boches surveillent tous les coins du pays, dit le capitaine, silence absolu dans les rangs ! Défense de fumer ! Allons, en avant et avec prudence !"

La troupe, accompagnée de quelques sapeurs du génie, s'avancant le long du canal de l'Yser, pour rejoindre la grande route de Roulers sur laquelle se trouvait le chemin de fer. Mais bientôt il fallut quitter le canal qui faisait un coude vers l'ouest.

"C'est un nord-est que nous devons nous diriger dit le capitaine."

—Le malheur, répondit un lieutenant, est qu'il n'y a aucun chemin, je vais consulter ma carte.

—Non, non, reparti le capitaine, n'allumez pas votre lampe électrique, la lumière pourrait être aperçue par l'ennemi et notre coup serait manqué. Allons toujours à droite, c'est la direction de la ligne."

La compagnie continua son chemin en silence, mais tout à coup elle se trouva devant un de ces étangs si nombreux qui couvrent cette région plate et marécageuse.

"Diabla ! Voilà un étang bien gênant ! s'écria le capitaine."

—Il s'est fort loin, répondit un officier, voyez-les-bas comme les eaux scintillent à la lueur des éclairs.

—Il faut contourner cette nappe d'eau."

—Ah ! si je pouvais regarder ma carte ! murmura le lieutenant.

En ce moment, les officiers aperçurent un homme qui, penché sur le bord de l'eau, semblait l'observer avec attention.

"Que fait cet homme, à cette heure et en cet endroit ? Il faut le savoir ; qu'on me l'amène," commanda le capitaine.

Des soldats entourèrent l'inconnu, un vieux Flamand blanc comme neige, mais droit comme un peuplier.

"Que faites-vous ici ? lui demanda le capitaine."

—Vous voyez, je pêche."

Il montra ses engins.

"Vous êtes braconnier."

—Eh bien ! Vous avez de l'audace de pêcher sous les yeux des Boches. —Oh ! les Boches ! Je ne les crains pas, je connais tous les chemins du pays, et ils ne peuvent m'attraper.

—Oh ! vous connaissez le pays ! —Oui, je suis de Poelcapelle, à quatre kilomètres d'ici.

—Poelcapelle ! mais c'est là que passe le chemin de fer des Boches.

—Oui, entre Poelcapelle et Sleyhaeghe.

—Alors, vous allez nous conduire là-bas.

—Très volontiers, si c'est pour surprendre les Boches.

—Nous voulons détruire leur ligne de chemin de fer.

—Suivez-moi, alors."

La compagnie marcha encore une heure, conduite par le braconnier. On aperçut, à quelque distance, les maisons blanches d'un village.

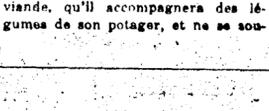
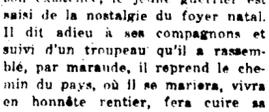
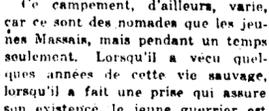
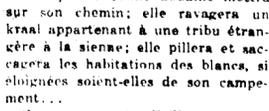
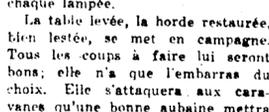
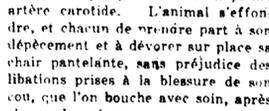
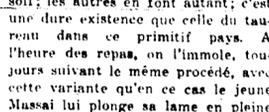
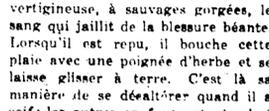
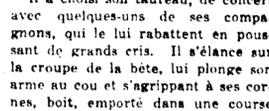
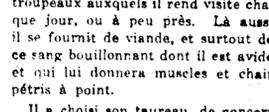
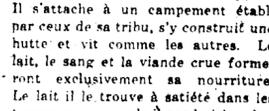
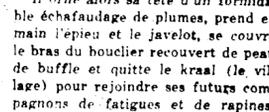
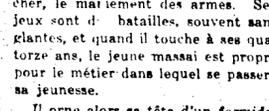
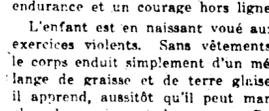
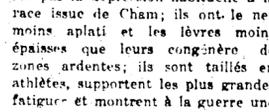
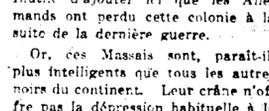
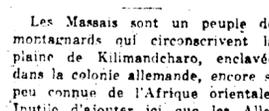
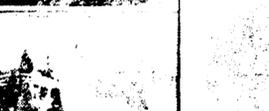
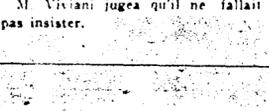
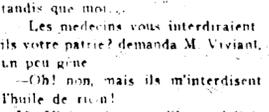
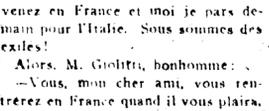
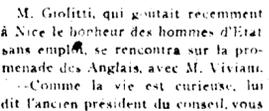
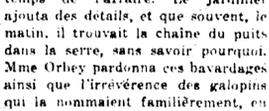
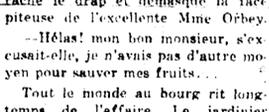
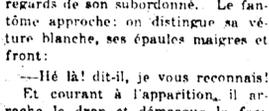
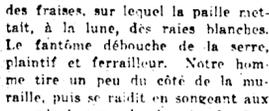
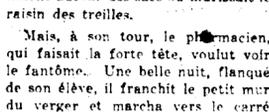
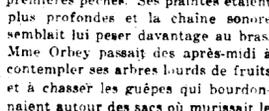
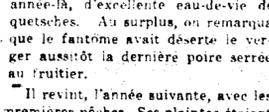
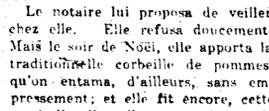
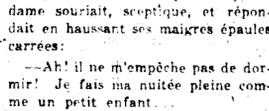
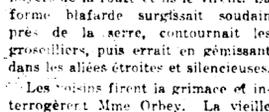
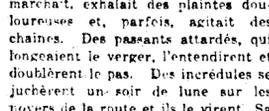
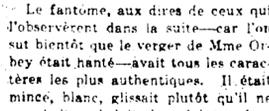
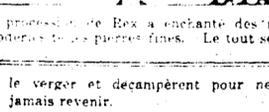
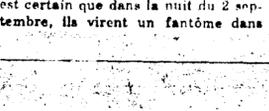
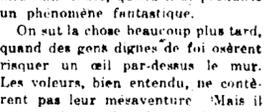
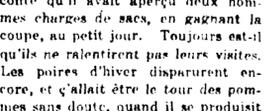
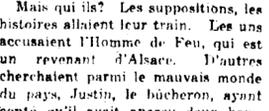
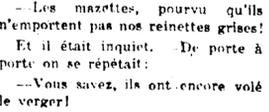
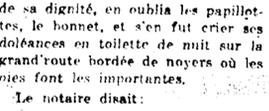
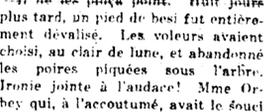
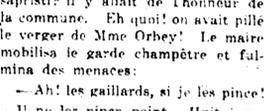
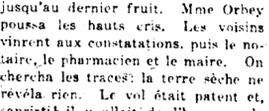
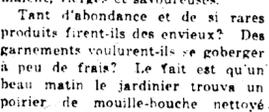
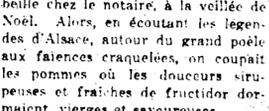
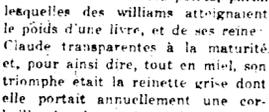
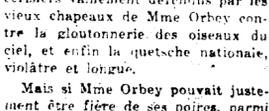
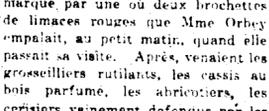
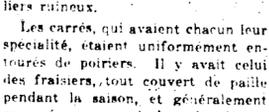
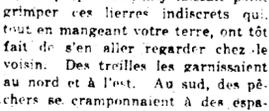
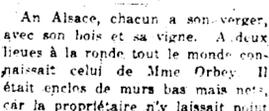
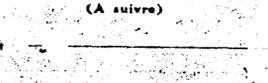
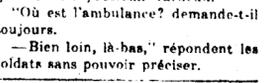
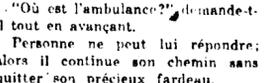
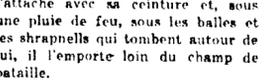
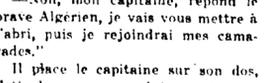
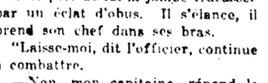
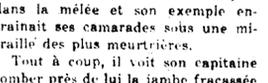
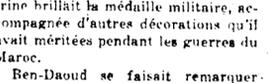
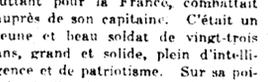
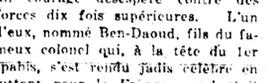
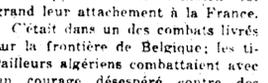
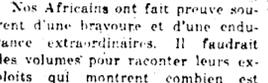
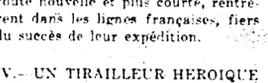
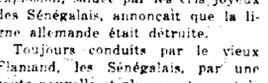
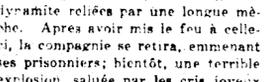
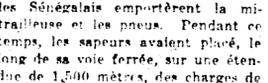
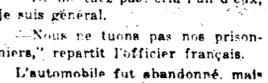
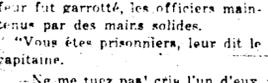
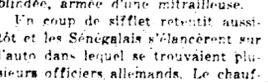
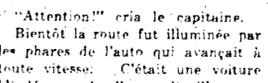
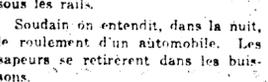
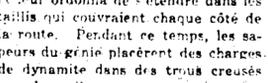
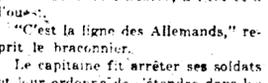
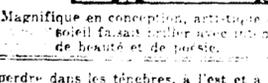
"Voilà Poelcapelle, dit le Flamand, attention, car ce village est rempli d'Allemands."

—Où est la ligne ? —Un peu plus loin."

Les Sénégalais redoublèrent de prudence ; cachés derrière haies et les buissons, ils avançaient lentement, sans bruit, pour éviter les sentinelles.

"Voilà la ligne," dit tout à coup le vieillard.

Une route large et pavée comme toutes celles de cette partie des Flandres s'étendait devant les yeux des Sénégalais. Sur le côté était placée une ligne étroite de rails qui allait se



LE FANTOME

An Alsace, chacun a son verger, avec son bois et sa vigne. A deux lieues à la ronde tout le monde connaissait celui de Mme Orbey. Il était clos de murs bas mais nets, car la propriétaire n'y laissait point grimper ces herbes indisciplinées qui tout en mangeant votre terre, ont tôt fait de s'en aller regarder chez le voisin. Des treilles les garnissaient au nord et à l'est. Au sud, des pêcheurs se cramponnaient à des espaliers rinceaux.

Soudain on entendit, dans la nuit, le roulement d'un automobile. Les sapeurs se retirèrent dans les buissons.

"Attention !" cria le capitaine. Bientôt la route fut illuminée par les phares de l'auto qui avançait à toute vitesse. C'était une voiture blindée, coupé d'une mitrailleuse.

Un coup de sifflet retentit aussitôt et les Sénégalais s'élançèrent sur l'auto dans lequel se trouvaient plusieurs officiers allemands. Les chauffeurs furent garrottés, les officiers maintenus par des mains solides.

"Vous êtes prisonniers, leur dit le capitaine."

—Ne me tuez pas ! cria l'un d'eux, je suis général.

—Nous ne tuons pas nos prisonniers," répartit l'officier français.

L'automobile fut abandonnée, mais les Sénégalais emportèrent la mitrailleuse et les pneus. Pendant ce temps, les sapeurs avaient placé, le long de sa voie ferrée, sur une étendue de 1,500 mètres, des charges de dynamite reliées par une longue mèche. Après avoir mis le feu à celle-ci, la compagnie se retira, emmenant ses prisonniers ; bientôt, une terrible explosion, saluée par les cris joyeux des Sénégalais, annonça que la ligne allemande était détruite.

Toujours conduits par le vieux Flamand, les Sénégalais, par une route nouvelle et plus courte, rentrèrent dans les lignes françaises, fiers du succès de leur expédition.

IV.—UN TIRAILLEUR HEROIQUE

Nos Africains ont fait preuve souvent d'une bravoure et d'une endurance extraordinaires. Il faudrait des volumes pour raconter leurs exploits qui montrent combien est grand leur attachement à la France.

C'était dans un des combats livrés sur la frontière de Belgique ; les tirailleurs algériens combattaient avec un courage désespéré contre des forces dix fois supérieures. L'un d'eux, nommé Ben-Daoud, fils du fameux colonel qui, à la tête du 1er spahis, s'est vu jadis célébrer en flambant, par la France, combattait auprès de son capitaine. C'était un jeune et beau soldat de vingt-trois ans, grand et solide, plein d'intelligence et de patriotisme. Sur sa poitrine brillait la médaille militaire, accompagnée d'autres décorations qu'il avait méritées pendant les guerres du Maroc.

Ben-Daoud se faisait remarquer dans la mêlée et son exemple entraînait ses camarades sous une mitraille des plus meurtrières.

Tout à coup, il voit son capitaine tomber près de lui la jambe fracassée par un éclat d'obus. Il s'élança, il prit son chef dans ses bras.

"Laissez-moi, dit l'officier, continue à combattre."

—Non, mon capitaine, répondit le brave Algérien, je vais vous mettre à l'abri, puis je rejoindrai mes camarades."

Il place le capitaine sur son dos, l'attache avec sa ceinture et, sous une pluie de feu, sous les balles et les shrapnells qui tombent autour de lui, il l'emporte loin du champ de bataille.

"Où est l'ambulance ?" demande-t-il tout en avançant.

Personne ne peut lui répondre ; alors il continue son chemin sans quitter son précieux fardeau.

"Où est l'ambulance ?" demande-t-il toujours.

—Bien loin, là-bas," répondent les soldats sans pouvoir préciser.

(A suivre)

Les Buveurs de Sang

Le fantôme, aux dires de ceux qui l'observèrent dans la suite—car l'on s'y était hanté—avait tous les caractères les plus authentiques. Il était mince, blanc, glissait plutôt qu'il ne marchait, exhalait des plaintes dououreuses et, parfois, agitait des chaînes. Des passants attendrés, qui longeaient le verger, l'entendirent et doublèrent le pas. Des incrédules se juchèrent un soir de lune sur les rochers de la route et ils le virent. Sa forme blafarde surgissait soudain près de la serre, couronnant les grossilliers, puis errait en gémissant dans les allées étroites et silencieuses.

Les voisins firent la grimace et l'interrogèrent Mme Orbey. La vieille dame souriait, sceptique, et répondait en haussant ses maigres épaules carrées :

—Ah ! il ne m'empêcher pas de dormir ! Je